

LE TEMPS

jazz Jeudi 24 novembre 2011

Paul Motian, la vérité dans la peau

Par Arnaud Robert

Le batteur américain est mort à 80 ans d'une maladie osseuse. Il laisse une discographie d'une diversité éclatante

Paul Motian, derrière ses lunettes opaques de jour comme de nuit, laissait parfois perler sa colère. On l'a vu certains soirs frapper ses cymbales de rage pour un bruit de trop dans une salle agitée. Il y avait chez lui, fils d'Arménien, une rigueur orthodoxe, une relation au jazz de pure intelligence, la conviction qu'il était déjà un classique. Et il est certain, au lendemain de sa mort à 80 ans, qu'il a fabriqué, coups après frottements, un espace neuf pour la batterie.

Enfant de Thelonious Monk, au fond. Bien plus que de n'importe quel rythmicien. Paul Motian, né en 1931 à Philadelphie, grandit sur le bebop furieux de Manhattan. L'élégance virtuose, le style à tout prix, mais il penche d'abord vers ce pianiste au chapeau de feutre, à l'héroïsme bancal et au burlesque philosophique. Quand Motian devient professionnel, en 1954, il est d'ailleurs brièvement engagé par Monk. Toute sa vie, il gardera en mémoire dans sa frappe un mélodisme tenace et un refus impérieux, parfois rigide, des évidences.

C'est avec Bill Evans, puis avec sa réplique la plus évidente, Keith Jarrett, que Motian se taille un destin. Clavier blanc, impressionnisme grisé, dans le trio d'Evans, chacun, et le contrebassiste Scott La Faro plus que tout autre peut-être, semble fonder de nouveaux systèmes solaires à chaque concert. Ce groupe est un laboratoire. Le quartet américain de Jarrett, ensuite, semble plus simplement lyrique. Mais Motian y dresse des couverts d'acier trempé. Des cymbales, toujours, qui semblent vibrer comme des drones indiens. Et des gifles à contretemps qui contrarient la beauté plastique de l'ensemble.

Mais c'est avant cela, dès le milieu des années 60, que Paul Motian fait la rencontre décisive de sa longue carrière. Avec le pianiste monkien Paul Bley, le batteur questionne son jeu. Il trace une ligne dans un espace free que des successeurs possibles comme Joey Baron emprunteront. Paul Motian, sur un piano acheté à Keith Jarrett, devient compositeur. Il fonde des groupes, travaille avec Bill Frisell ou Joe Lovano, inaugure un Electric Bebop Band de prestige. Il passe l'essentiel de ses nuits new-yorkaises dans un vieux club tenu par une matrone sans âge, le Village Vanguard, où il se produisait encore en septembre.

Ami des nouveaux venus

Difficile d'opérer un choix sûr dans une discographie aussi importante et aussi diverse, mais il faudrait peut-être revenir à ce trio des années 80. Charlie Haden à la contrebasse. Geri Allen au piano, passablement monkienne elle aussi. Ils jouent un standard d'Ornette Coleman qui traite d'une femme solitaire. Paul Motian a des tremblements chantés, des rivets dans la peau. Il est ce batteur qui ne

vient pas pour faire danser mais pour danser lui-même. Il y a quelques mois, ami des nouveaux venus, Motian avait enregistré encore. Avec un tromboniste neuchâtelois qui l'avait conduit du côté de Monteverdi. L'histoire retiendra sans doute ce disque brillant de Samuel Blaser, Consort in Motion, comme l'un des derniers d'un génie.

LE TEMPS © 2011 Le Temps SA